

Le Liberrtaire

TÉLÉPHONE : 422-14

HEBDOMADAIRE

Toutes nos grandes conquêtes sociales, industrielles, scientifiques, ont été, à leurs humbles origines, tournées en raillerie par le vulgaire.
(D^r CHARLES RICHET)

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an 6 fr. »
Six mois 3 fr. »
Trois mois 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET REDACTION

PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à **Louis MATHA**, ADMINISTRATEUR.

ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER

Un an 8 fr.
Six mois 4 fr.
Trois mois 2 fr.

Réformistes et Révolutionnaires

A Henri Dagan.

Dans un article paru dans ce même journal sous le titre : *Où en sont les syndicats ?* je me bornais à noter leur évolution et à justifier leur dédiance à l'égard des partis politiques et des réformes parlementaires. Je ne répondais pas — il est vrai — à tous les points soulevés par Dagan dans son étude sur les *Revendications ouvrières et leurs tactiques divergentes*, m'étant réservé d'y répondre plus tard. Mon but était simplement de préciser la tendance antiparlementaire du mouvement syndical et de montrer que les tendances réformistes — très faibles — qui existent encore, étaient appelées à disparaître.

Par la lecture de cet article, l'on pouvait se rendre compte que ce n'était qu'après avoir employé la méthode réformiste, participé aux mouvements électoraux, s'être servi, en un mot, de toutes les armes dont la légalité bourgeoise leur laissait libre emploi, que la presque unanimité des organisations ouvrières n'espéraient plus qu'en la méthode révolutionnaire.

J'ai été donc très surpris en lisant l'article du camarade Dagan : *Réformistes et Révolutionnaires*, d'apprendre que j'avais précisément oublié de dire où en étaient les syndicats ; ce qui est faux, car c'est la seule chose que je développais dans cet article. Mais ne voulant pas éterniser la discussion sur ce point, je me permets d'y renvoyer Dagan et l'entre dans le « fonds de la question » ainsi qu'il m'y convie.

Tout d'abord, une rectification s'impose. Dans son étude parue dans l'*Œuvre nouvelle*, Dagan citait un article de Craissac, dans lequel ce dernier indiquait que « l'augmentation des salaires détermine nécessairement une augmentation du prix des choses nécessaires à l'existence ». C'est aussi notre avis. Mais sa solution « l'application d'un minimum des salaires, calculé par région et suivant les besoins de l'existence », me laisse rêveur. Je ne m'expliquais pas d'avantage les commentaires qui suivaient cette citation. Craissac prouve bien que les ouvriers de Manchester avaient obtenu un salaire plus élevé par suite de grève et que dans les mêmes proportions le prix du loyer et des vivres avait augmenté, réduisant à zéro les résultats acquis. Mais à moins de me prouver que ces ouvriers avaient contraint leurs employeurs à leur donner un salaire vraiment supérieur à leurs besoins, je demande s'ils croient qu'une loi aurait empêché ce phénomène de se produire. Et dans mon dernier article, je n'avais pas tort de poser la question à Dagan, puisqu'au bas de la citation il ajoutait : « On voit donc par ces exemples — exemples « correspondant à des cas essentiels et permanents — que l'action dite *directe*, la « pression *extérieure* est souvent insuffisante et quelquefois absolument impuissante. Voilà pourquoi les ouvriers ont été « obligés de songer, malgré eux, à l'action « *réformiste*, à l'action *politique*. »

Cette phrase est formelle. Dagan déclare que l'action *politique* peut compléter, suppléer même avantageusement, l'action *directe* ; il l'abonde dans le sens de Craissac. C'est donc bien à tort qu'il me reproche d'avoir fait sienne la théorie de ce dernier, puisque par ces commentaires il l'accepte et la précise.

Notre soif de précision l'étonne et lui fait déclarer que c'est « une manie propre aux esprits simples et absolus qui, d'avance, ont résolu les problèmes au gré de leur imagination ou de leur désir », je ne peux que protester contre un pareil procédé de discussion qu'il aurait pu laisser à certains plumeurs de la *Petite République* et du *Socialiste*, qui ont pour habitude de juger leurs adversaires selon leur propre mentalité, de leur reprocher des travers dont eux-mêmes sont affligés.

Ce n'est pas par « paresse d'esprit » que je déclare l'impossibilité d'établir un minimum de salaire soit par action *directe*, soit par action *politique*, mais bien parce que des faits journaliers sont venus me le démontrer.

Dagan s'explique bien l'aversion que les lois et la politique ont inspiré aux hommes délicats et loyaux, reconnaissant qu'ordinairement ils abaissent les caractères ; mais il ne comprend pas notre dédain et nous reproche de nier la politique.

Il commet ici une grosse erreur. Nous n'avons jamais nié la politique, de même que nous n'avons jamais douté de l'exis-

tence de la peste. Nous savons qu'elle existe, puisque nous en souffrons, mais ainsi que pour cette dernière maladie nous nous employons à en réduire les effets nocifs. Il n'est jamais venu, je suppose, à un homme sensé l'idée de trouver illogique l'ouvrier qui combat l'exploitation de l'homme par l'homme « parce que cet ouvrier travaille chez un patron », consentant ainsi à se faire exploiter.

Cela ressort pourtant de son article. Mon étonnement augmente lorsqu'il compare un délégué ou fonctionnaire de syndicat à un député. Un député s. v. p. appointé qui vote et qui n'améliore pas plus notre situation que le député du Parlement.

Où diable Dagan a-t-il vu un délégué ouvrier ayant mandat d'améliorer notre sort ? Je reconnais qu'en nommant un délégué les syndicats accomplissent un acte politique — au sens large du mot — mais je ne saisis nullement le rapport qu'il semble établir entre la nomination d'un délégué et celle d'un député. Celui-ci est chargé de faire les lois, de régler les rapports entre individus, de légiférer, en un mot il est notre *maître* ; tandis que l'autre n'est qu'un *mandataire*, qu'un *administrateur* ne possédant sur ses camarades aucune autorité. Lorsqu'il va dans un congrès, c'est avec un mandat ferme et les résolutions qui sont votées n'ont pas force de loi, elles ne sont qu'une indication de tendance, pas davantage.

Nous n'ignorons pas qu'il nous faut compter avec les lois et les institutions existantes. Que nous sommes obligés, sous peine de disparaître, à nous plier à une multitude de règlements et de charges que notre conscience et notre raison nous font réprouver et combattre. Cela n'autorise pas, comme le fait Dagan, à conclure : « Et voilà pourquoi « ne pouvant être exclusivement révolutionnaires « naires vous êtes forcément réformistes. » C'est un sophisme que la raison se refuse à accepter et que je m'étonne de trouver sous la plume de Dagan. Je n'ignore pas le but qu'il poursuit : *Prouver que les distinctions qui séparent les réformistes et les révolutionnaires sont purement superficielles et subjectives*. Mais cela ne peut le justifier.

Si Dagan voulait être logique il serait obligé de déclarer que Delsol et Grasselin sont des mintaristes, puisqu'ils ont consenti à faire leur service militaire ; que Laurent Tailhade et Grandidier sont des autoritaires ayant fait le premier un an et le deuxième six mois de prison.

Sa thèse ne peut pas se soutenir. L'on ne peut reprocher à un homme d'être réformiste parce qu'il consentira à vivre dans une organisation sociale quelconque, que sa raison condamnera, mais qu'il sera impuissant à transformer.

Les termes « réformiste et révolutionnaire » ont acquis une signification propre. Chacun d'eux couvre une méthode précise.

Est réformiste celui qui croit par des réformes améliorer le sort des classes ouvrières, mais qui considère comme juste et logique les institutions actuelles avec leur mode de distribution.

Est réformiste celui qui espère par des réformes graduelles arriver à transformer ces mêmes institutions.

Est révolutionnaire celui qui, ne croyant plus aux « bons résultats » des réformes, les sachant impuissantes à réduire le mal qui gît à la base même de l'organisme social, attend un peu plus de bien-être d'une action violente.

C'est à cette dernière catégorie que je me range, non par plaisir ou parce que cela peut flatter mes instincts sanguinaires !! mais en homme convaincu de l'im-

puissance des réformes. Si Dagan veut bien me suivre, nous examinerons les unes après les autres les réformes existantes, ainsi que celles qui sont proposées. Nous verrons ainsi s'il y a lieu d'en attendre de « bons résultats ».

Mais, de grâce, qu'il ne me parle pas de Révolution-Panacée, car nous connaissons déjà la Panacée-Révolution... Il est vrai que ce n'est peut-être pas la même chose !

César Radonde.

LIGUE DE LA REGENERATION HUMAINE

Lundi 16 novembre à 8 h. 1/2 du soir

HOTEL DES SOCIÉTÉS SAVANTES

8, rue Danton, 8

CONFÉRENCE PUBLIQUE ET CONTRADICTOIRE

SOUS LA PRÉSIDENCE DE Mme NELLY-ROUSSEL

AVEC LE CONCOURS DE :

SEBASTIEN FAURE

ET DE

LAURENT TAILHADE

Sujet traité :

Le problème de la population

Prix des places : Réservées, 2 fr. Parterre, 1 fr. Galeries, 0 fr. 50.

AU HASARD DU CHEMIN

Leçons de choses.

Si, dans l'obligation de se mesurer avec un bandit redoutable, dangereusement armé, un homme partait les mains vides, confiant dans son droit, tout le monde crierait à la folie et conseilleraient au naïf de se précautionner.

Confiant en son droit — comme si le droit n'était pas ce qui est avantageux au plus fort — une foule s'en est allée, armée de... patience pour recevoir les coups, se mesurer avec des bandits, doublement redoutables : des sergents.

Et la foule a eu des morts...

x x x

Des hommes aspirait à l'abolition d'un système jugé mauvais : le gouvernement promit mais ne tint pas. Les hommes, désireux d'obtenir promptement ce qui leur avait été promis, substituèrent leur action à celle par trop aléatoire du gouvernement. Celui-ci les fit assassiner.

Le gouvernement promet mais ne satisfait pas. Si l'on exige, il vous fait tuer.

Alors...

x x x

Quand, à Fourmies, Châlon et la Martinière, se produisirent les massacres que l'on connaît, toute la fraction « avancée » du pays, minorité d'ailleurs, majorité d'aujourd'hui, opposants de naguère, fervents et soumis blocards de nos jours, proclama comme l'unique responsable de ces meurtres le gouvernement établi.

Maintenant, que préside à nos destinées le gouvernement de leur choix, un événement identique se produit. Indignés que

Almanach Illustré du "Liberrtaire" pour 1904

SOMMAIRE

TEXTE : Calendrier grégorien et calendrier liberrtaire. — Les calendriers. — L'origine du nom des mois. — Les saisons. — Ce que nous coûtent les gouvernements. — Modernes Bastilles. — Le premier martyr de la libre-pensée. — Quelques grands hivers. — Notre fortune monétaire. — Quelques salaires féminins dans les centres miniers. — Le coopératisme. — Considérations sur la tubercu-

L'Almanach illustré du «Liberrtaire», pour l'année 1904, est en vente dans nos bureaux. Prix : 30 centimes, par poste, 40 centimes.

Nos camarades et lecteurs le trouveront également, dans tous les kiosques, librairies, marchands de journaux de Paris, de la banlieue et de la province.

lose dans l'armée. — Les grèves en 1902. — L'action syndicale. — Dédie aux commissions d'hygiène. — Le suicide dans l'armée. — L'action syndicale ; etc.

Six dessins : La grande ombre. — Mauvaises herbes sociales. — Cela viendra. — Le candidat. — J'aime encore mieux ça que Biribi. — Grévistes et patrons.

L'Almanach illustré du LIBERRTAIRE pour 1904 est en vente partout pour 30 centimes.

L'Almanach illustré du Liberrtaire sera déposé aussi dans toutes les gares. Nous prions nos amis de l'y réclamer.

L'Almanach illustré du Liberrtaire fut, l'an dernier l'œuvre d'André Veidaux, pour le texte, et du dessinateur Lebasque, pour l'illustration. Cette fois, le texte est de LOUIS GRANDIDIER et les dessins sont de JULES HENAU.

l'on puisse, ainsi que pour les précédents, en imputer le « ministère », les protestataires anciens se récrient : « Mais non... Le « petit père » n'y est pour rien... C'est Lépine ; on le « débarquera ». Voyons Combes, c'est un honnête homme ! »

Ah ! la politique a de bien dures exigences...

La propriété.

A Saint-Maur se trouvait un pavillon jacent.

L'an dernier, une dame du pays, le vit et, le jugeant d'un appréciable rapport, songea à s'en instituer propriétaire. Ayant trouvé à louer, elle en perçut le fruit. Le locataire paya régulièrement la pseudo-proprété, quand, au terme dernier, il refusa. La dame s'insurgea et requit l'huissier. Celui-ci arriva pour instrumenter :

— Au nom de qui agissez-vous ? demande le locataire.

— Mais à la requête de Mme S..., propriétaire.

— C'est une erreur, cette dame n'est pas propriétaire. Voici une lettre du véritable.

— Mais alors ! vous êtes une voleuse ! dit l'huissier à la dame.

— Pas du tout, car je ne refuse pas de rendre le pavillon.

Convaincue de détournements, la dame sera poursuivie. Elle ne comprend pas.

Il en est ainsi de tous les détenteurs de la fortune publique. Accoutumés à se considérer légitimes propriétaires de tout ce que la poltronnerie et la crédulité populaires assurent à leurs appétits, ils s'indignent et usent de représailles envers quiconque attente à leur omnipotence.

Derniers échos.

Le roi Victor-Emmanuel a fait don de 50,000 francs pour les pauvres parisiens et de 30,000 francs pour les Italiens indigents de Paris.

80,000 francs !... Quel surcroît de privations, quel labeur opiniâtre suffiront à compenser l'abandon de pareille somme, indispensable, sans nul doute, à l'entretien de leurs « modestes Majestés » ?...

Le roi se verrait-il dans la pénible obligation de faire des heures supplémentaires ?...

A Arthur Dupin.

Lors de l'arrestation par votre confrère Fouquet de l'anarchiste Parmeggiani, il vous plût, empruntant à vos collègues du quai des Orfèvres l'effronterie dans l'imposture et la tranquille scélératesse nécessaires pour ces besognes, de déverser votre bave d'anarchophobe.

Durant huit jours — et ce dans le seul but de discréditer une catégorie d'hommes dont la droiture et la fierté vous déconcertent — vous accumulâtes plus de men songes et d'infamies que votre patron Letellier n'en permit jamais à ses zélés sous-ordres. Aussi faut-il dire que vous représentiez une valeur...

A vous lire, Parmeggiani, coupable seulement d'arborer une probité inconnue de votre duplicité devenant un terrible bandit dont les innombrables et criminels exploits alimentaient « la caisse noire — Noire, Monsieur ! — des anarchistes internationaux ». Combien durent frémir vos étonnables lectrices, ô ! Montépin de l'Intérieur !

Aujourd'hui, les temps ne permettent plus de « découvrir » aux domiciles des gendres des bouteilles de dynamite, vos tribunaux, après bien des attermoissements, viennent de reconnaître non fondés les chefs d'accusations.

L'anarchiste sera donc libéré, non sans toutefois connaître les rigueurs de l'expulsion dont, sournoise, la Loi le gratifie.

Vous, Monsieur, fort de l'impunité que vous assurent la couardise des uns et l'indifférence des autres, vous continuerez, comme par le passé, à distiller le poison de vos chroniques, vipérines et inanes.

Jusqu'au jour, cependant, où, lassés, nous vous imposerons un éternel silence.

Miguel Almeréyda.

LE MILIEU LIBRE

Nous recevons la lettre suivante :

Camarades du Liberrtaire,

A la suite de l'article *Un cas de conscience*, je vous avais adressé une lettre demandant la vérification des comptes (11 octobre 1903).

Cette lettre n'a pas été publiée et, depuis, le journal avait gardé le silence.

Aujourd'hui, je lis dans le numéro de la semaine où vous affirmez que la gestion des sommes reçues par la Colonie de Vaux n'est pas mise en doute — ce dont je vous remercie — mais où je trouve le passage suivant qui me paraît quelque peu raide :

« Nous avons invité Beylie à nous adresser

« pour être publié dans les colonnes du Libéraire, un bilan — situation de la Colonie de Vaux » au 1^{er} octobre 1903.

« Mais nous n'avons rien reçu ».

Que signifie ceci, *Jamais je n'ai reçu avis de qui que ce soit* que le Libéraire demandait la publication de la situation financière. Qui avez-vous chargé de cela ? Où cela a-t-il paru ?

Autant de questions auxquelles je vous prie de répondre, et cela, non seulement pour moi, mais aussi pour les camarades de province... Je dis de province seulement, car ceux de Paris sont édifiés et ont, il y a encore quinze jours désignés plusieurs camarades qui ont rendu compte en réunion de la situation de la Colonie.

Quoiqu'il en soit, je suis heureux de votre demande, et je vais me mettre de suite au travail. Vous aurez la marche de la Colonie depuis le début, recettes et dépenses, achats et ventes, que nous établirons dans les moindres détails depuis 0,05 c. jusqu'à 500 francs et les versements les plus minimes jusqu'aux plus élevés ; cela prendra, il est vrai, un certain temps, tiendra quelque peu de place dans le journal, mais puisque l'hospitalité il y a de votre part, nous aurons tout le temps de passer la chose au crible.

Au lieu de vous donner les comptes au 1^{er} octobre, vous les aurez jusqu'au 31 dit mois, seulement vous me permettrez en plus des chiffres, d'y ajouter quelques appréciations — quelques notes simplement — qui viendront à l'appui du fonctionnement du Milieu libre.

Je suis absolument persuadé qu'à la suite de ce rapport, à moins de mauvaise foi — ce que je ne crois pas — la situation technique sortira aussi nette et aussi habilement conduite que l'a été la partie financière.

Et maintenant je vous demande l'insertion, dans son entier, de cette lettre au prochain numéro et en aussi bonne place que le filet anonyme de la semaine dernière.

Recevez, camarades, mes sincères salutations.

Henri BEYLIE.

Le Libéraire s'empresse de publier la lettre ci-dessus. Il n'est pas de ces journaux qui, tout en s'efforçant sans cesse d'être loyaux et d'être impartiaux, ne se montrent, dans la pratique, ni impartiaux ni loyaux.

Le trésorier du Milieu libre de Vaux n'a plus, maintenant, qu'à tenir sa promesse au plus tôt ; nous enverrons le bilan-situation que nous lui demandons.

Mais il n'est pas utile qu'il nous fasse parvenir tous les comptes, depuis les plus petites sommes. Qu'il possède ces comptes, c'est naturel et nécessaire, puisque toute comptabilité régulière exige ces détails. Mais dans un bilan-situation, il suffit de grouper les chiffres, et de les noter par série, afin d'en dégager aisément une situation nette.

Nous proposons à Beylie d'établir, par *passif* et *actif*, une comptabilité — mois par mois, chaque balance mensuelle devant être reportée au mois suivant — par chapitre, c'est-à-dire par chiffres méthodiquement groupés.

Exemple :

1^o Pour le *passif*. (Montant exact de toutes les valeurs rentrées en espèces et en nature).

(a) Souscriptions en espèces ;
(b) Dons en nature ;
(c) Collectes ;
(d) Vente de produits agricoles ;
(e) Vente de produits industriels ;
(f) Nombre de journées de production à établir d'après le chiffre exact et réel de la population coloniale ;
(g) Sommes dues par le Milieu libre de Vaux à un titre quelconque.

2^o Pour l'*actif* :
(a) Montant approximatif de toutes les valeurs appartenant à la colonie (estimation sincère) :
Constructions ;
Terrains ;
Installation ;
Outillage ;
Marchandises agricoles, et industrielles existantes ;

(b) Montant exact de tout ce qui est dû à la Colonie ;
(c) Dépenses d'entretien personnel, établies d'après le chiffre exact et réel de la population coloniale.

La balance — c'est-à-dire l'écart entre le passif et l'actif fera connaître :
A. La situation présente de l'affaire ;
B. La bonne ou mauvaise gestion (au point de vue technique) de l'entreprise.

Voilà, selon nous, le seul moyen d'arriver à un bilan-situation de valeur sérieuse et indiscutable.

Le Congrès des Jeunesse Laïques

« Nous autres, Jeunesse laïque, nous ne sommes pas des ouvriers manuels ; nous sommes des bourgeois ; et, comme tel nous devons formuler notre action dans ce mot : *Antisémitisme*. »

Ainsi s'exprima, ou à peu près, au milieu des protestations de ses camarades, un congressiste qui, pourtant, nous avait, naguère, habitué à une autre grandeur de vue.

Si les idées de ce congressiste avaient primé dans les trois jours que durèrent les assises de cette Jeunesse laïque, il n'y aurait que fort peu de chose à en dire. Il en fut, heureusement, autrement.

Je sais bien que tous les discours qui y furent prononcés ne sauraient être l'émancipation du bakounisme le plus rigoriste ; que certaines des résolutions prises n'eurent qu'un lointain rapport avec les considérants de la fédération jurassienne. Mais, je n'ignore point que ceux qui prirent part aux réunions de la Mairie du 10^e ne sauraient tous être qualifiés anarchistes ; et, je n'ai point l'outrecuidance d'exiger de qui n'est pas anarchiste un langage conforme à cette doctrine.

Il est naturel, il est logique, il est même raisonnable qu'un radical parle radicalisme ; qu'un socialiste voit les choses selon la méthode socialiste. Cela, tout-aussi bien qu'il est anormal d'entendre un anarchiste causer comme un vulgaire abruti.

Et cependant...

La première journée.

Encore que nos camarades qui lisent le Libéraire aient pu trouver dans les quotidiens, et particulièrement dans l'Action, le compte-rendu détaillé des séances du congrès des Jeunes laïques, je vais me permettre de les esquisser ici.

Ce fut le citoyen Vandervelde qui ouvrit en quelque sorte les travaux. Il expliqua que bourgeois et cléricaux, par communion d'intérêt, marchaient la main dans la main ; qu'ils étaient unis contre toutes les tentatives de libération populaire, et que la jeunesse laïque devait, avant tout, n'être pas bourgeoise.

Dans l'après-midi, M. Gabriel Séailles exposa ses idées sur la morale laïque et la morale chrétienne.

« Après avoir fait le procès des religions qui tendent à faire prévaloir la Contemplation sur l'Action, il démontre que l'esprit laïque n'est pas une aventure de hasard, mais qu'il a bien ses traditions et ses origines et qu'il est fort puisqu'il a au contraire de l'esprit chrétien qui spéculait sur l'absolu, lui, appuie son autorité sur la science moderne. Cette Science est en effet « un des moments du progrès de la vie. »

« La morale laïque vivra parce qu'elle s'appuie sur le possible et qu'elle s'efforce de faire la vie fraternelle. La morale laïque est la morale du travail et son idéal est la justice, tandis que la morale des religions consécrit un refus hypocrite de travailler à la rénovation de la justice sur la terre. »

M. Séailles aurait pu ajouter que les religieux n'aiment pas beaucoup travailler pour se nourrir. C'est même pourquoi les gens de la campagne disent d'un type ayant un « poil dans la main » qu'il est fainéant comme un curé.

La parole fut ensuite accordée à notre camarade Sébastien Faure, lequel s'efforça de spécifier la morale chrétienne et la morale laïque, ou plutôt humaine. La première, a-t-il dit, s'impose ; la seconde s'expose.

« Puis, il montra cette morale chrétienne « fi-gée » ayant, si l'on peut dire, son point d'appui dans le ciel, c'est-à-dire dans quelque chose de supérieurement hypothétique. Cette morale est aujourd'hui ce qu'elle était hier, ce qu'elle était autrefois, ce qu'elle fut toujours ! Elle méprise la vie. Pourquoi vouloir la satisfaction de ses désirs ? Pourquoi vouloir s'instruire ? Pourquoi vouloir la beauté, l'art, tout ce qui fait enfin l'existence heureuse ? La vie pour cette morale n'est qu'un vestibule qui conduit au ciel. Un vestibule peut être maussade et nu, puisque le Salon promis doit être meublé d'éternelles félicités, que d'ailleurs personne n'a jamais vues. »

« La Morale laïque, au contraire, a son point d'appui sur la terre. Elle se modifie chaque jour

« et réside dans la vie, et « vivre » c'est contenter ses besoins. Mourir ; telle est la morale religieuse ! Vivre et vivre intégralement ; telle est la morale laïque. »

« L'une est intolérante, l'autre est tolérante. « L'une voit l'homme déchu ! L'autre voit l'homme qui s'élève. »

« La morale religieuse enfin se contente d'un dieu sans philosophie. La morale laïque exige la philosophie sans dieu et sans maîtres, c'est-à-dire anarchiste. »

Avant de quitter la tribune, Sébastien Faure juge sévèrement les événements de la Bourse du Travail, au grand dam de quelques combistes qui, ne comprenant pas que tout se tient dans un gouvernement ne peuvent admettre que Combes soit responsable des écarts hépatiques de son sous-verge Lépine. L'homme au foie malade

Ensuite divers orateurs cognèrent sur le mysticisme et le jeune bourgeois dont j'ai parlé, voulant nous être désagréable, demanda d'englober le mysticisme anarchiste avec les autres. Et nous l'applaudîmes.

La deuxième journée.

Les séances de la deuxième journée furent consacrées à cette question complexe : *le militarisme et l'idée de Patrie*.

L'apôtre de la paix internationale, M. d'Estournelles de Constant y fit, pour un bourgeois, assez bonne figure.

« Si, dit-il, j'étais appelé à donner des conseils à un jeune conscrit, je lui dirais : « Sois soldat d'abord et citoyen ensuite ! Sois soldat puisque le système que je déplore est légal... Sois soldat, mais résigne-toi à l'être le moins possible et à finir le plus tôt possible ! Sois soldat enfin, puisqu'on appelle cela ; le devoir. Mais ensuite, ton temps fini, sois citoyen ! Et proteste de toutes les forces contre ce long, stérile et inutile esclavage de la caserne. Proteste ! Agis, de tout ton pouvoir » et par tous les moyens. Fais de la propagande chez toi et autour de toi, et partout et toujours. »

Ceci n'est peut-être, n'est sûrement pas suffisant. Mais, encore une fois, celui qui tint ce langage n'est pas anarchiste.

J'aimerais mieux, pour ma part, les dires du socialiste Paul Louis : Il combat l'arbitrage, tout en rendant hommage aux réveurs de bonne volonté : « L'arbitrage ! Il ne faut pas oublier que celui qui le lança dans la circulation est le plus grand des massacreurs : le tsar ! »

Paul Louis préconise une solution énergique qui serait le désarmement obligatoire... « Et ce ne sont, dit-il, que les Congrès socialistes internationaux qui préparèrent ce désarmement en prêchant la désertion aux heures des mobilisations ! »

Les radicaux sont mécontents. Ces braves gens n'aiment pas les solutions simples. Ils ne savent point, ne veulent point savoir plutôt, que pour supprimer la queue, il faut supprimer non seulement ce qui l'engendre, mais, aussi, ceux qui la font.

La troisième journée.

« La Jeunesse et le Socialisme », tel fut le thème sur lequel roula la discussion de la première partie de la troisième journée.

Les membres du Congrès écoutèrent les divers orateurs qui parlèrent de la question, et en entendirent de toutes sortes. Le socialisme fut expliqué de toutes façons, surtout de façon à n'y rien comprendre.

Aussi, les congressistes furent-ils sur le point de noyer leur action spéciale en adhérant à l'un des partis socialistes existants. Ce qui eût été la plus belle sottise, car c'eût été n'exister plus en tant que « Jeunes laïques » mais se fondre dans le tout d'une politique plus ou moins déprimante.

L'après-midi, l'après-midi, ah ! quelle barbe ! Quelques dignes du féminisme vinrent occuper la tribune pour nous sortir leurs petites théories. Le droit de vote, pour certaines, semble être le summum de leurs revendications.

Je n'ai retenu, comme intéressantes, que les paroles de notre camarade Henriette Meyer. Celle-ci ne veut rien savoir de la conquête du bulletin de vote pour les femmes. Le droit à la vie pour tous et les moyens de se procurer le nécessaire, cela lui paraît plus tangible.

Elle a bien raison. Les femmes féministes me paraissent assez déraisonnables qui prétendent que la femme est en retard et veulent lui mettre entre les mains le moyen de nommer des dirigeants. Qu'on essaie, et à la prochaine légis-

lature la Chambre des députés sera pleine de curés et de porcs-sabres.

Le congrès a cru bon, pour terminer ses travaux, de se prononcer pour la conquête des droits de suffrage pour les femmes. Il est vrai que ça ne tire point à conséquence. Et ça plaisait tant aux vieilles gardes qui emplissaient les premiers bancs de la salle.

La fin du congrès.

Pour clôturer ce congrès, on a banqueté. Au banquet, on a beaucoup parlé. Des choses quelconques, comme en tout banquet final ; des choses intéressantes aussi.

Je vous fais grâce des laïus d'un tas de gens que vous connaissez et dont je n'ai pas à encombrer les colonnes du Libéraire, avec les noms. Je ne vous cite pas non plus les paroles de Sébastien Faure qui a mis en garde les jeunes laïques contre la stérilité des étiquettes politiques. Et, je termine mon compte-rendu par les paroles judicieuses de Ferdinand Buisson :

« Vous êtes la jeunesse, ne soyez pas des par-lémentaires. Moins il y aura d'ordre dans vos organisations congressistes, plus il y aura de vigueur, de vaillance et de progrès. Pas de bloc ! Restez indépendants, restez vous-mêmes, lâchez aussi de rester jeunes ! Combattez la réaction qui n'a d'appui qu'en l'Eglise, c'est votre devoir comme c'est aussi le salut. »

Louis Granddidier.

UNE BOMBE

Ça nous manquait.

En effet, il y avait quelques temps déjà que chômait, dans les quotidiens, la rubrique « Dynamite ». Ça ne pouvait pas toujours durer comme dit l'autre.

Donc, samedi vers quatre heures de l'après-midi, les fidèles de l'Eglise de Belleville aperçurent une fumée qui n'était rien moins qu'orthodoxe, n'ayant rien de commun avec la *sfumata* du Vatican.

C'était rien autre que la fumée d'une bombe, mais d'une bombe toute spéciale et dont le fabricant ne s'était guère mis en frais d'imagination. Une boîte en bois pleine de poudre et de papier...

Cette tentative d'explosion me semble avoir quelque parenté avec l'incendie d'Aubervilliers dont les auteurs ne furent jamais trouvés, pour la raison bien simple que...

La police avait sans doute besoin de cette petite histoire. Mais, la mèche de cette « bombe » a fait long feu. Et, il faudra trouver autre chose pour faire oublier les assommades de la Bourse du Travail.

Noël Paria.

L'ENNEMI

C'est ainsi que l'assommeur « Lépine » qualifie les syndiqués de l'alimentation ayant fait connaissance jeudi 29 octobre avec les argousins infects de la préfecture de police.

Ce mot caractéristique implique chez le manitou des « casserollés » la haine que le sinistre personnage a pour les travailleurs en quête de meilleur avenir.

L'instrument en chef du ministère de l'intérieur, le représentant du ministre Combes « anticlérical et spiritueliste » voue les travailleurs aux poings de ses ivrognes sous-ordres, au sabre de ses alcooliques sbires.

La tierce dernière comptera dans les annales de la préfecture, parmi les plus beaux jours de gloire de la gent crapuleuse et de la moucharderie officielle. Le misérable qui commandait et protégeait les assassins de la « Bourse du Travail » ne tardera pas à tomber lui-même sous les coups de la « justice immanente ». Ce n'est pas impunément qu'il sera permis à un pistolet

-1-

ESSAI

SUR

L'Individualisme Essentiel

par André VEIDAUX

Le misonéisme, c'est comme des gens qui restent toujours en arrière, à quelque allure modérée qu'on marche. Cette espèce de tardigrades coûte des siècles à l'évolution, mais son infirmité en assure l'innocence, tandis que les cléricaux, eux, sont la mauvaise foi, l'hypocrisie des misonéismes. Et ces deux lèpres du progrès se chargent de corrompre les mâles mais candides impulsions de la justice et de la vérité outragées par les autoritaires !

Le sage exalte encore la rectitude de la justice attributive, n'oubliant pas que tout homme étant un moteur réflexe, un organisme déterminé, une volonté dérivée, un agent sub-conscient de circonstances souvent « nécessaires », en un mot que, composant un type essentiel et unique, il ne peut être à lui-même que son essentiel et unique juge, puisqu'il possède seul, ou semble seul susceptible de posséder le critérium de vérité relatif à lui, puisqu'il jouit de l'entendement minimum et de l'élémentaire don critique qui circonscrivent sa responsabilité, puisqu'il accueille enfin les voix intérieures qui, dans leur franchise d'émission, suggèrent aux moins éduqués la conscience de la réciprocité du bien et le sentiment de la réparation du mal.

C'est l'Individualiste noble ou libéraliste. La délicatesse comme la vigilance et l'énergie de cette dernière philosophie si intelligente des voies de l'évolution naturelle et du destin inévitables de l'homme, imposent le respect de son élu volontaire, de son partisan, à autrui ému à la fin d'une telle sagesse de démonstrations permanentes d'une telle intégrité de caractère, d'une telle sagesse de démonstrations permanentes, publiques ou privées.

Cet individu considère l'humanité comme un immense laboratoire de passions homologues et d'intérêts convergents, but unitaire sous la diversité des efforts, où cha-

(1) Voir les numéros 48 et 49 du Libéraire.

cun dans la sérénité doit résoudre à souhail le problème de sécurité économique, réaliser à l'envi le bien-être capable de son incessant mieux-être et graver à l'aise son apogée psychique.

Sa devise *Ad alta per lata*, pour accoupler les paronomases répond à celle de l'Autritaire : « moi, sans doute, mais l'univers est dans chacun et dans moi ; tout doit être réalisé à l'envi le bien-être capable de son à tous, tout doit être dans chacun ! »

III

ÉGOTISME ET SOLIDARITÉ

La fin non douteuse de l'individualisme autoritaire est l'insécurité dans la discorde, les déchirements fratricides ; celle de l'individualisme libéraliste, la sécurité dans la joie communicative et pacifiante, la solidarité.

L'égoïsme, ou culte, ou culture de soi, selon qu'il s'exerce ignominieusement ou noblement, plus ou moins, se présente sous deux faces, l'une autoritaire, l'autre libérale, auxquelles correspondent les deux aces antithétiques de l'altruisme et de la solidarité. Aussi bien, pour éviter la confusion, laisserons-nous à l'égoïsme son habituelle signification autoritaire, tandis que nous appellerons égoïsme l'égoïsme libéraliste. L'individualisme autoritaire résumera donc l'égoïsme et l'altruisme, l'individualisme libéraliste l'égoïsme et la solidarité.

L'égoïsme, dont la tendance et la loi sont l'appétit gloutin, draine, aspire, absorbe jusqu'à saturation, jusqu'à satiété et congestion ; c'est un foyer qui consume et qui ne rend que des cendres. L'égoïsme, c'est l'altruisme forcé des autres. (1)

L'égoïsme, foyer comme le soleil réfléchit de chaleur et de lumière propres à sa substance, poursuit la fonte de ses éléments

(1) ...comme « les affaires, disait Alexandre Dumas fils, c'est l'argent des autres. » Dans notre société autoritaire, observons la psychologie de l'égoïsme du gouvernement : c'est l'altruisme forcé du gouverné qui répond. — Egoïsme du budgéticole : altruisme forcé du contribuable. — Egoïsme du patriote professionnel : altruisme forcé de l'ennemi. — Egoïsme du capitaliste et du patron : altruisme forcé du travailleur et du salarié, etc.

dans une synthèse d'épuration et d'originalité.

Les vrais égoïsmes, quand ils ne se coalisent pas pour aggraver leur piraterie, se haïssent, se repoussent avec pertes et fracas... altruistes ; les vrais égoïsmes sympathisent, s'attirent, gravitent harmonieusement. Les premiers dissimulent, professent un scepticisme entendu, révèlent des mœurs sans scrupules, dénoncent des sentiments nauséux, accusent des pensées reptantes ; les seconds, clairvoyants de haute vision et de grave prévision, méditent sur le bonheur transcendantal dans la paix du corps, de l'esprit et du cœur, concentrent sur leur propre personne leur effort d'exploitation méthodique, se réjouissent de leurs succès réciproques, — car ce que l'un acquiert reste acquis à tous — et utilisent les loisirs de leur équilibre sain, de leur félicité enthousiaste, en assistance éducative.

L'altruisme équivaut à la charité, la solidarité à la justice. Alors que l'altruisme résulte de l'anémie, de l'atrophie aiguë ou chronique du sentiment égoïste, de son extériorisation jusqu'à l'abnégation (la négation) de soi, la solidarité résulte de la santé, de l'hypertrophie du sentiment égoïste, de son extériorisation jusqu'à l'affirmation d'autrui. — Mais l'hypertrophie, nous objectera-t-on, n'est pas la santé... Ou bien voudriez-vous sous-entendre par là que si la perfection était atteinte par la réaction graduelle de cette hypertrophie à sa valeur minimum, la solidarité n'aurait plus lieu de se manifester, ne se manifesterait plus ? — Parfaitement. L'idéal consisterait, en effet, dans l'indépendance absolue de chacun et dans la suffisance absolue à soi-même... Hélas ! nous ne sommes encore que des dieux relatifs, très relatifs, des providences faillibles, très faillibles.

Et cependant, bien que dame Logique, personne rigide de tenue et austère d'esprit, ne donne point prise au soupçon fantaisiste et outrancier, la conclusion précédente prête précisément à ce soupçon d'outrance. Quoi ! la logique exclut toute ingérence sentimentale, et, si l'on admet le point de départ, on est bien conduit à admettre l'aboutissement extrême de l'individualisme libéraliste dans une espèce de splendide autorité sur soi-même ne valant d'ailleurs que par la parfaite discipline de la nature.

Cette absoluité, sans doute, ne vaudrait

qu'autant que les métaphysiques seraient résolues en physiques et que l'observation de toutes les économies du monde serait rendue superflue grâce à la profusion des ressources et à la prodigalité des moyens d'action. En attendant l'absolu chimérique, continuons à établir la rigueur relative de notre point de départ en justifiant les étapes à fournir par le contrôle des stades déjà parcourus. Et l'on ne saurait jouer avec un auto-mécanisme aussi peu familier que l'individualisme sans éprouver quelque peu, au préalable, la constitution et l'élasticité, ni sans vérifier la situation des maîtres-ressorts qui assument la responsabilité du moteur, à savoir, ici, l'égoïsme ou l'égoïsme, l'altruisme ou la solidarité.

L'égoïsme et l'altruisme se signalent par la vanité de leurs pratiques et de leurs pratiquants. L'égoïsme et la solidarité expriment l'orgueil de leur œuvre et de leurs ouvriers.

Parmi les sept péchés capitaux, l'Eglise range l'orgueil. C'est la vanité qu'elle eût dû congrûment flétrir ; quoi ! c'est bien l'orgueil qu'elle prétend mettre en cause, l'orgueil qui exalte la sagesse individualiste dans la justice athétique, la liberté déterministe et la raison scientifique. Elles abhorrent la science expérimentale et la morale évolutionniste qui dédaignent et infirment l'hypothèse Dieu, les religions qui se sont arrogées la mission misérable d'humilier, de corrompre et d'abolir l'individu ! L'individualisme libéraliste, à leurs yeux, ne saurait que présager le règne de l'Antéchrist.

D'ailleurs, l'égoïsme et l'altruisme, d'une part, l'égoïsme et la solidarité, de l'autre, se rencontrent si souvent conjugués dans le même acte, que, devant la difficulté de les distinguer nettement, on les identifie par couple. L'altruisme, toutefois, masque plus généralement le jeu de l'égoïsme que rarement celui-ci n'appuie le jeu de celui-là. Ainsi, de la solidarité, laquelle se comporte indubitablement comme l'intelligence objective de l'égoïsme, sans justifier une réciprocité d'égalité étendue.

(A suivre)

Erratum. — Dans la dernière coupure, au lieu de : « comme une porcherie dont il sera le felon... » Lire : « comme une porcherie dont il sera le felon... »

de préfet de police de diriger ses dogues contre des gens discutant leurs intérêts et préconisant des moyens d'action, soient-ils violents, et ce encore, sous le fallacieux prétexte de maintenir l'ordre.

La responsabilité d'une journée comme celle de l'autre jour se règle tôt ou tard ; ce n'est pas en vain que pour éviter le désordre on organise la luerie. Le rageur Lépine a semé le vent, il récoltera la tempête.

C'est un jeu dangereux et piteux de mettre en avant et de les plaindre les quelques agents avinés blessés aux poings à force d'avoir frappé ; ses valets se sont cassé les doigts d'avoir cogné trop fort et il les désignera comme victimes ! L'insolence du personnage n'a d'égal que la brutalité de ses chiens. Que sont ces « accidents du travail » à côté des centaines de travailleurs ayant écopé en la circonstance ? Que sont ces égratignures en raison des sabres qui ont tailladé les chairs, fendu les fronts, percé les crânes, troué les membres, etc.

La lâcheté des brutes envahissant la « Bourse du travail » et se ruant à l'assaut de cette maison transformée en coupe-gorge du ministre de l'intérieur, n'est plus à constater ; les agents sont forts devant les individus sans défense et ils font merveille en estropiant femmes et enfants. Il est à constater que les plus grièvement blessés pendant la « journée » du maléfaisant Lépine sont de tout jeunes gens dont l'âge varie de 15 à 18 ans. Ces enfants se souviendront de l'enseignement que leur a donné l'institution chargée de garantir la sécurité des citoyens. Ils sauront qu'à l'avenir, c'est armés jusqu'aux dents qu'ils devront prendre contact avec la gent policière, ne se mettant ainsi qu'en état de légitime défense.

« L'ennemi » du préfet de police était peu dangereux hier en manifestant contre la plus honteuse de toutes les exploitations : l'exploitation de la misère par les placards.

Les travailleurs « ennemis » du charmant préfet de la troisième république sous un ministère d'« action républicaine » ou d'« action capitaliste », se souviendront du petit bonhomme qui gouverne boulevard du Palais.

« L'ennemi » prendra sa revanche.

Patiente, bon ouvrier, en attendant que les juges te jettent dans la démocratie ergastule pour te faire payer le déplorable esprit qui t'entraîne à vouloir résister à tes exploiters. Continue à être toujours bon enfant, laisse exploiter ta misère par tes nombreux tyrans, continue à entretenir tes ministres qui te bernent, tes représentants qui te grugent et leur police qui t'assomme.

Félix Troupy.

Causerie ouvrière

AUTREFOIS NÉRON AUJOURD'HUI LÉPINE

Le fou furieux qu'on nommait Néron, le crétin et sanguinaire empereur romain aimait le feu, aimait le sang.

Sa jouissance incomparable, entre l'égorge-met et le viol des membres de sa famille, était de contempler, en chantant, l'incendie tragiquement splendide d'une ville, allumé par des sujets barbares à qui il en avait donné l'ordre. Son plaisir le plus exquis, entre deux orgies ignobles, était de présider aux massacres, aux tortures des esclaves et des prisonniers livrés aux bêtes ou se battant entre eux jusqu'à la mort. Ses loisirs les plus raffinés, entre deux exercices de cabotin exécrable, était d'assister au martyre des vierges, des vieillards de la secte chrétienne.

Pour que fussent assouvis ses appétits sauvages et apaisée sa soif de cruautés, il fallait que se renouvelent souvent ces spectacles horribles.

Une soldatesque sans conscience satisfaisait à ses goûts monstrueux. Ivres de carnage, ces victimes du militarisme d'alors, finissaient par se détacher eux-mêmes aux caprices honteux du tyran, aux fantaisies criminelles de l'impérial bourgeois, monstre et maître de Rome !

Tout le monde, d'ailleurs, connaît l'exécration de Néron, tout le monde frémit au récit de ses actes de cruauté démente et chacun s'étonne qu'au début de la vie et des exploits de cet être maléfaisant, un bras justicier armé du fer vengeur, n'ait débarrassé la terre de cette bête immonde.

A travers l'Histoire, d'autres Néron de moindre envergure, n'ont pu réussir à éclipser la sinistre gloire de l'empereur romain. Les rois très chrétiens, n'ont pas aussi bien approché du modèle, que tous les gens d'Eglise. Enfin, parmi les derniers émules couronnés, les Napoléon n° 1 et n° 3, nous ont vaguement rappelé Néron.

Mais, heureusement, disent les braves gens, depuis que nous sommes en République, les tyrans sont morts et leurs petits aussi.

Les tyrans cruels règnent encore !

Rome a eu Néron. Paris a Lépine ! Malgré la différence des mœurs et des époques, rien n'est changé. Lépine, cet affreux petit homme, tient Paris sous la botte de ses ignobles flots, produits odieux du militarisme de nos jours !

Comment se fait-il que le gouvernement soit sous la dépendance de ce fou ? N'est-ce pas le contraire qui devrait être ?

Oui, si le gouvernement actuel, comme les précédents et comme ceux qui suivront, n'était obligé de protéger l'homme, le bandit, prêt à toutes les basses œuvres, aptes à tous les plus honteux services dont a toujours besoin un gouvernement.

Voilà pourquoi ce gnome maléfaisant se livre à toutes les cruautés sur les esclaves d'aujourd'hui lorsque ceux-ci relèvent le front devant leurs exploiters.

Les lâches, les délateurs, les êtres vils et bas, toujours rampant devant leurs chefs, les faibles, les ivrognes, les abrutis, les bons soldats, en un mot, forment à leur sortie du régiment la bande de brutes, d'Apaches spéciaux, qui, pour cinq francs par jour, seront hais de tous les honnêtes gens et insultés sans cesse par leurs pareils galonnés, et commandés par celui dont ils sont dignes et qui est digne d'eux : Lépine !

Ces gens se classent en plusieurs catégories, suivant les aptitudes auxquelles ne se trompe pas leur chef. Il y a :

1° Les gardiens de la paix, dont la bêtise et la brutalité, comme l'ivrognerie sont proverbiales. Ceux-là, pris individuellement, bien qu'ils soient créés pour troubler ce dont ils sont ironiquement les gardiens, sont les moins insupportables. Le Parisien s'en sert parfois comme poteau indicateur plus ou moins serviable, suivant le cos-

tume de celui qui se renseigne à lui ; le bistro souvent en fait son ami, car il le tient par la gueule ; l'imbécile petite bobonne lui adresse ses sourires... s'il a une belle moustache de sous-off rengagé ; les cochers de fiacre le redoutent partout où le prennent par son faible en lui payant un verre qui sera bu sournoisement. En groupe, il essaie de rivaliser de force brutale avec la réserve contre la foule paisible aussi bien que contre les manifestants.

2° La réserve ou brigades centrales, se composent d'individus choisis pour leurs qualités physiques et leur bassesse morale. Ce sont les plus beaux spécimens de la bestialité, de la brutalité, de tous les défauts qu'on puisse imaginer de rencontrer chez des monstres à faces plus ou moins humaines. C'est la garde d'honneur de Lépine ! C'est la réserve de l'Empereur !

Quelquefois ceux-là changent de catégorie ; suivant les caprices du Préfet, ils font partie des *chivis*, ayant tout ce qu'il faut pour être les mouchards menteurs et sans scrupules, comme peuvent l'être des assassins légaux et protégés. Ils sont les provocateurs de réunion. Ils sont les exécuteurs des plans gouvernementaux et policiers qui amènent les répressions sanglantes. Ils doivent même, de temps à autre, supprimer par ordre les plus gênants citoyens. On ne les prend jamais... le cliché : *Une enquête est ouverte* mène leur crime aux oubliis, ils sont classés.

3° Enfin, les agents de la Secrète et des Mœurs, sont les immondes individus qui frappent et exploitent les malheureux que la Société dégoûtante pousse à la prostitution. Leur face patibulaire se reconnaît. Ils indiquent, mentent, vengent leurs rancunes personnelles, sont prêts à toutes les besognes, à tous les crimes. Inutile de raisonner, ce sont des fauves, ce sont des monstres. Ils sont craints, hais de tous, même de leurs collègues irréguliers. Ils n'ont d'humain que le physique soigneusement cultivé par les sports criminels de leur jeunesse, dans les bandes de voyous et de maquereaux de barrière dont, pour sauver leur peau, ils ont vendu et trahi les membres à la veille d'être envoyés au bagne avec eux.

Voilà quelle est la bande d'assassins qui a envahi la Bourse du Travail sous les ordres de leur chef.

Lépine, chef d'assassins, est couvert par Combes l'anticlérical.

Combes, assassin responsable des crimes du labyrinthe dont il n'est pas le maître, est couvert par son innombrable majorité, composée des socialistes lâches et hypocrites qui, une fois arrivés, répudient les doctrines, les paroles et les actes révolutionnaires.

Ils se tiennent tous par la main dans cette ronde criminelle et il ont tous la même horreur des gens qui peinent, qui souffrent et qui veulent s'affranchir et ne plus croire à leurs palinodies, à leurs mensonges. Ils nous exécutent et veulent notre extermination. Très bien. Nous leur rendons la pareille. Mais nous ne sommes ni esclaves, ni chrétiens...

A qui le dernier mot ?

Georges Yvetot.

TIERRA Y LIBERTAD POURSUIVI

La carcasse des rois est, paraît-il, chose sacrée. Il n'en faut pas parler. A plus forte raison n'y faut-il point toucher.

Notre camarade de lutte *Tierra y Libertad* qui se publie quotidiennement à Madrid ayant prêté ses colonnes à un article du camarade Malato est poursuivi.

Dans l'article en question, intitulé : « Etudes d'histoire naturelle », Malato parlait de la visite à Paris d'un couple d'amoureux (Totot et la belle Hélène). Et il avait osé dire que ces deux sujets anatomiques appartenaient aux mêmes classifications zoologiques que nous de vertébrés, mammifères, primates, que leurs os étaient composés comme les nôtres de phosphates et de carbonate de chaux etc., et qu'ils ne paraissent pas d'un niveau intellectuel inférieur à celui du chimpanzé Esau.

Un autre article sera aussi l'objet de poursuites. L'auteur y disait, fort spirituellement, que la personne du roi des Espagnes est, selon la Constitution, indiscutable en tant que roi mais non en tant qu'animal.

Ces poursuites tentent à prouver que les rois sont d'une nature différente de la nôtre. C'est plutôt prétentieux. Les comportements récents de la gent princière et royale n'incitent-ils point au mépris des « Majestés » ?

Alors... ?

L. G.

MA PART DE PARADIS

Je suis un des quinze cents chrétiens de la commune de Malheur, administrés par monsieur Autoritaire et baptisés, communisés, mariés et enterrés par un curé gras rose et malin comme un angora.

J'habite au bas d'une colline une maison basse, composée d'une cuisine sans fourneau et d'une chambre dépourvue de tout luxe. Ma bibliothèque repose dans trois malles, parce que mon opulence, toujours rétrécie par le capital, ne m'a pas permis d'aligner mes livres sur de superbes rayons. De temps en temps, quand ma colère gronde, je parcours mon meilleur volume : *Tout est bien dans le plus mauvais des mondes*.

Mon véritable ami est moi-même, car la pauvreté et la simplicité morale n'ont jamais attiré personne. L'homme est un papillon ; léger comme lui, il ne va guère qu'à ce qui brille, verdâtre, chatoyant.

L'homme est un animal raisonnable, dit-on. Peut-être. Un roseau pensant, dit-on encore. Je ne sais.

Ma commune est une des plus sages de la terre. Nul négateur de la loi ne la contamine, si ce n'est votre serviteur. Les paysans qui la constituent vivent sobrement de la culture du sol, sans transcendance cérébrale. Le dimanche, pour toute distraction et par habitude, ils vont à la messe et aux vêpres. Les gestes hiéroglyphiques de leur doux pasteur ne les troublent guère. Seul, son prêche hebdomadaire les tire de leur habituelle somnolence. Le représentant de Dieu sur ce globe, vêtu d'habitement, de sa voix qu'il essaie de rendre persuasive, laisse tomber du haut de la chaire des pensées choisies :

— « Mes précieuses oailles, quiconque aura pleuré ici-bas jouira dans le ciel, quiconque aura souri aura souffert dans ce monde de

perdition savourera la béatitude éternelle. Malheur aux riches, aux puissants, ils n'entreront pas dans le paradis. Le séjour des anges, des archanges, des séraphins, leur sera fermé, la contemplation de l'auteur de tous les trônes leur est interdite d'ores et déjà.

« A eux les grossières magnificences, festins somptueux, joies théâtrales, baisers des courtisanes, voyages d'agrément, à vous, mes très chers frères, le travail à la sueur de votre front, la brièveté et la rudesse des repas, le repos sous le chaume, les caresses de vos compagnes d'activité. » Les voluptés terrestres sont de la poussière, autant en emporte le vent, tandis que vous, ô adorables paroissiens, vous avez le paradis tout entier ! »

Du coin où j'étais, que de fois ce discours substantiel a charmé mes oreilles. Grisé par l'éloquence du curé dodu et paternel, je souriais.

A la sortie, le vénérable ecclésiastique, l'œil encore inspiré, l'air extatique, naïvement heureux de son prône, discutait onctueusement avec le mécréant que je suis, promis à la combustion diabolique.

— Ah ! incrédule, murmurerait-il, êtes-vous décidément convaincu ? La cuirasse de corruption dont vous êtes armé a-t-elle été entamée par la foi ? Ai-je atteint au plus profond de votre athéisme, de votre scientisme ? Dieu, par mon éloquence, vous a-t-il fait tressaillir ?

Tout à l'heure, dans le clair-obscur de la nef, non loin du saint autel, voyiez-vous les faces graves et recueillies des fidèles saintement penchés sur leurs sièges ?

— Monsieur le curé, répondais-je invariablement, rien d'étonnant à cela : vos auditeurs et vos auditrices dormaient !

Puis, sur ce mot décisif, le prêtre abasourdi et moi allions en dire un à quelques verres de cidre capiteux et purement laïque.

Au dédit de M. Egoïste, continuateur ignare de Bacchus, dieu de toutes les franchises lippées, de l'amour, du soleil, la conversation du croyant et de l'iconoclaste reprenait.

— Voyons, futur chanoine, cette liqueur n'est-elle pas plus pénétrante que votre allocution ? Vos invectives platoniques aux dominateurs ne sont autre chose qu'une habile incitation à la patience, à la soumission, le renoncement à la révolte ?

Les maîtres se moquent profondément de vos imprécations. Du ciel ils n'ont cure, c'est la terre qu'il leur faut. Ils savent que l'au-delà n'existe que dans votre imagination. Ils veulent des réalités, et ils les ont toutes.

Les travailleurs n'ont que leurs bras ou leur cerveau pour échapper à la misère, institution sociale, à l'individualisme bourgeois.

Pouvez-vous leur assurer le bonheur, la liberté, l'enchantement de vivre ?

Etre sacerdotal, achetez ma part de Paradis, je resterai sur la terre.

Je préfère la proie à l'ombre.

Antoine Antignac.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la suite de l'Organisation du bonheur, de notre camarade Paraf-Javal.

LIVRES ET REVUES

La librairie Schleicher frères vient de réimprimer les *Primitifs*, d'Elie Reclus.

Cette intéressante étude d'ethnologie forme un fort volume in-18. Prix : dans nos bureaux, 3 fr. 50 ; par la poste, 4 fr.

Jean-Pierre, numéro 24. — Fable indienne. — Récréation, prose et ill. par Jean Hugues. — Totote (fin), par Olivier Chantal. — Voyage, par M. Ch. Garnier. — Hygiène, par Dr B. — Anecdote, charade, jeu curieux.

Les Temps nouveaux mettent en vente dix nouvelles cartes postales tirées des illustrations de *Patriotisme et Colonisation*. Dessins de Agar, Augrand, Couturier, Cross, Hermann-Paul, F. Jourdain, Lebasque, Luce, Roubille et Guillaume. Les dix, franco : 0 fr. 75.

Prochainement, notre camarade Jacques Sautarel, publiera un petit volume de propagande : le *Pacte*, illustré, par Ramon Pichot.

C'est une analyse pénétrante et fine de deux créatures, attirées l'une à l'autre de sentiments, de passion, d'amour et de révolte.

Le style fleuri est gonflé d'enseignements subversifs. Les larmes et les rires s'y mêlent à la méditation. Nous souhaitons pour Jacques Sautarel un succès légitime.

Le prix sera de 0 fr. 50 pris dans nos bureaux et 0 fr. 65 en plus de port.

Vient de paraître le premier numéro de l'Education Intégrale, mensuel. — Sommaire : Paul Robin : *D'abord ne pas nuire*. — P. R. : *Les Jeunes (considérations générales)*. — G. Hardy : *L'écrit et neutralité dans l'enseignement primaire*. — L. M. S. Ruskin School-Home. — *Le Jeu des choses rondes*. — Diderot : *De l'étude des dessins*. — Groupe d'action pour la défense morale des instituteurs et institutrices. — *Sommeil des enfants*. — Bibliographie.

Abonnement, un an : 2 fr. — C. Papillon, secrétaire, 5, passage du Surmelin, Paris (XX).

Les journaux pour tous. — Il existe dans les campagnes une foule de bons républicains militants qui assistent impuissants à l'invasion toujours croissante des *Croix* et autres feuilles non moins maléfaisantes, distribuées gratuitement et à profusion.

Ces militants de bonne volonté sont la plupart du temps trop pauvres pour s'abonner à un journal qui, mis en circulation dans le village, suffirait souvent à montrer aux travailleurs de la terre et aux artisans l'ineptie et la mauvaise foi des feuilles qu'ils lisent.

Dank le but de leur venir en aide, nous rappelons à nos lecteurs qu'on ne doit jamais jeter son journal après l'avoir lu et qu'il faut en faire profiter en province les personnes disposées à faire fructifier la bonne semence. Il suffit pour cela d'écrire aux *Journalistes pour tous*, 17, rue Cujas, Paris (V), secrétaire M. Forest, et de leur demander une adresse de province auquel on expédiera ensuite soi-même, chaque jour, son journal après l'avoir lu.

Nouveau manuel du soldat. — Il ne manque pas d'occasions propices pour propager cette brochure de perpétuelle actualité : le tirage au

sort, le Conseil de revision, le départ de la classe et toutes les grandes permissions données aux militaires durant l'année. En ces occasions, et suivant les localités et l'itinéraire des militants, c'est par centaines ou par milliers que peuvent être annuellement distribuées ces brochures.

Toutes les organisations syndicales, tous les groupes d'études, universités populaires, voudront s'empresser de prendre beaucoup d'exemplaires de cette brochure d'actualité qui sera vendue aux prix de revient suivants :

1 brochure, 0 fr. 05, franco, 0 fr. 10 ; 50 brochures, 1 fr. 75, port en plus ; 100 brochures, 3 fr. 50, port en plus.

Adresser les commandes et les fonds à la Fédération des Bourses, 3, rue du Château d'Eau, Paris.

N. B. — Ne pas oublier de compter les frais de port et envoyer le montant de la commande avec la commande elle-même.

En vente à l'Union Fédérale de la Métallurgie, Bourse du Travail de Paris : Vers le Bonheur, par Sébastien Faure. L'exemplaire 0 fr. 10.

Vient de paraître

Peuple, écoute !!! par L. Bernard, brochure de propagande à 0 fr. 15.

Les camarades qui la désirent pourront s'adresser au dépositaire Abel Jaume, quartier du Jonquier, à Orange (Vaucluse). Les brochures seront remises au prix de 10 fr. le cent ; 0 fr. 15 la brochure.

AGITATION

PARIS. — Les malfaiteurs combistes non contents d'avoir la semaine dernière, assommés et empoisonnés force travailleurs, rêvent de condamner ceux qui ont eu la malencontreuse idée de s'aller faire fendre le crâne, démonter les tibias ou pocher les yeux par les cosques à Lépine.

Les journaux quotidiens annoncent que toute une tournée de manifestants va être déferée aux tribunaux. Nous ne doutons pas qu'ils seront condamnés. C'est tout à fait dans la logique des choses.

La chambre syndicale avant d'opérer la fusion avec le syndicat des Secteurs Electriques a décidé de renouveler l'abonnement au *Libéraire*. Je vous adresse en conséquence 6 francs par mandat d'ajoint et vous prie, camarades, de nous aviser de la réception de la présente. (Toujours Bourse du Travail).

Le nouveau syndicat a pris le titre de : Syndicat des Travailleurs des Industries Electriques.

Le premier acte du nouveau Syndicat fut de décider par une Amnistie Générale la rentrée parmi nous de tous les éléments salariés de la corporation puisque nous unissons en un bloc compact les diverses spécialités, il était de toute logique de ramener à nous tous les retardataires.

Par cette union, nous entendons signifier à nos exploiters que nos divisions sont terminées et que pour eux l'heure de rendre gorge approche.

Le syndicat pour nous n'est pas le but, mais nous prétendons qu'actuellement c'est l'arme la plus puissante que les travailleurs aient entre les mains. Nous prétendons que dans les milieux syndicalistes la place des camarades propagandistes est tout indiquée.

Oui, là est notre place au sein de la masse ignorante, bien mieux que dans un petit groupe. En effet, la masse ignore et pour l'éduquer il faut lui parler, le syndicat se prête à merveille à la propagande, à la diffusion de notre idéal de justice de bonheur et de liberté.

J. ROULLIER

Ex-Secrétaire du Syndicat des ouvriers électriciens

P.-S. — L'ancien syndicat des Ouvriers Electriques est poursuivi pour outrages à l'armée ; ceci aura été son dernier acte.

FIRMINY. — La loi du 2 juillet 1890 a abrogé les lois de 1851 et 1854 instituant les livrets d'ouvriers. En fait, il n'en est rien. Les législateurs proposent et les patrons disposent. C'est ce qui a lieu dans le bassin minier de la Loire, notamment à Firminy. Présentez-vous dans un bureau d'embauche, la première question qui vous est adressée est celle-ci : — Votre livret ? — Je n'en ai pas ! — On n'embauche pas sans livret. Repassez quand vous en aurez un. Vous pourriez répondre que le patron n'a pas le droit d'exiger ce que la loi a supprimé. On vous laissera dire, mais vous ne serez pas embauché.

Aussi bien, pourquoi les pouvoirs compétents en délirant-ils encore ? Le livret bien le complément nécessaire de la loi. Du moment où les maires et les commissaires ne délivrent plus de livrets, les ouvriers ne pourraient plus en fournir. Pourquoi cela n'a-t-il pas fait l'objet d'un article 4 à la dite loi ? Probablement parce que, pour plaire aux patrons, on voulait conserver la mise en carte de l'ouvrier, tout en faisant mine de la supprimer. Le patron, d'effet, ne se contente pas de consulter votre livret ; il le garde par devers lui tant que vous êtes à son service. Ce qui fait que n'étant pas possesseur de votre livret, vous ne pouvez chercher d'ouvrage ailleurs — vers ceux qui exigent la production de cette pièce s'entend. — On ne vous délivre celui-ci qu'en réglant votre compte et, alors vous êtes sans travail.

Les syndicats ne pourraient-ils s'occuper de cette question et faire cesser cet état de choses ?

GALHAUBAN.

LYON. — Il fut un temps où des anarchistes crurent que la fabrication de la fausse monnaie, et que, sous émission en grande abondance pourrait arriver à en déprécier sa valeur, et par ce fait frapper la puissance capitaliste. Après quelques faibles tentatives, ils furent arrêtés et sévèrement frappés, les uns sont morts aux travaux forcés, les autres subissent leurs peines dans les bagnes de la Guyane et de la Nouvelle-Calédonie.

Dernièrement, près de Lyon, dans une coquette villa de Foulaine-sur-Saône, possédée et habitée par eux, des gens du meilleur monde, d'instruction supérieure, de hautes relations et apparentés aux grands commerçants lyonnais, se livraient à la fabrication de faux billets de banque ; une véritable fabrique y était installée et la contrefaçon était des mieux réussies, elle aurait pu durer longtemps sans l'imprudence d'un ancien professeur qui en faisait l'émission, et qui fut arrêté.

Il dénonça aussitôt ceux qui la fabriquaient, et bénéficia ensuite d'un verdict d'acquiescement pour le prix de sa dénonciation. Surpris et arrêté dans leur fabrication, des liasses de faux billets furent trouvées dans leur domicile ; la presse lyonnaise fit grand bruit sur cette affaire, quelques jours après elle devint moins acerbée, et plus tard, plaida les circonstances atténuantes en faveur des accusés, parla même de mise en liberté provisoire, où que la famille désintéresserait ceux qui en étaient possesseurs.

La magistrature si dure habituellement pour

les victimes de l'autorité et du capital, devint très douce, et, malgré tout son zèle à leur égard, les deux principaux accusés, dans la dernière session des assises du Rhône furent condamnés à dix ans de travaux forcés.

Depuis, quelques mois se sont écoulés, le bruit public de cette affaire s'étant éteint, d'autres causes sensationnelles étant survenues ; M. Loubet qui rejeta le recours en grâce de Fontaine, fusillé à Tunis en 1902 pour avoir frappé un indigène d'un coup de pioche : pour considérations de classe qui se comprennent, subissant l'influence des personnes haut placées, amies indirectes des condamnés, vint de commander leurs peines à six années d'emprisonnement ; il ne faudra point être étonné si dans quelque temps une diminution de peine survient en leur faveur, et si, lorsque celle-ci sera à moitié accomplie, le bénéfice de la liberté conditionnelle leur était accordé.

Au commencement de l'année 1903, deux camarades connus pour leurs idées anarchistes, durent subir l'un six mois, l'autre trois mois d'emprisonnement pour délit de presse, au régime du droit commun, et lorsque la durée de ce temps était presque achevée, ils furent avertis qu'ils y resteraient encore un certain nombre de jours de plus pour contrainte par corps, à cause des frais du procès, sans que l'on veuille leur accorder aucun délai qui leur aurait permis de les payer après leur sortie de prison.

Ces simples faits sont éloquentes, ils parlent plus haut que tous les commentaires possibles, et démontrent que de nos jours, les paroles du fabuliste La Fontaine sont toujours d'actualité :

Selon que vous serez puissant ou misérable, Les jugements de Cour vous rendront blanc ou noir.

Le groupe Germinal.

MARSEILLE. — Ce n'est pas seulement à Paris que se produit la lutte contre les officines de placement. La province a son tour.

Depuis le commencement de cette semaine, une campagne est faite à Marseille pour la fermeture des bureaux de placement.

Il n'y a pas encore d'assomades, mais ça pourrait peut-être venir. Espérons que si ces choses se produisent, les travailleurs marseillais sauront opposer aux bandes policières autre chose que les poings dans les poches.

NANCY. — Mercredi, 28 octobre, la camarade Marie Murjas a fait à l'Université populaire une excellente conférence sur la Lèpre Religieuse.

La salle et les salons latéraux étaient bondés d'auditeurs. On comptait de 1.200 à 1.500 personnes y compris un très grand nombre de dames.

Grand succès. Applaudissements continuels. La presse locale : trois feuilles nationalistes, une républicaine modérée, rend justice à la parole claire, simple, de la conférencière.

Deux éphèbes du *Sillon* et un commis-voyageur élève des jésuites, essaient une contradiction lamentable. Marie Murjas quitte le ton calme qui lui est habituel et réplique avec l'enthousiasme d'une conviction sincère accompagnée de gestes énergiques.

La séance est levée au milieu d'applaudissements frénétiques.

Mauvaise soirée pour la *calotte*, ses défenseurs ont été piloyés !

TOULON. — Le syndicat des ouvriers du port vient de fêter son quatrième anniversaire.

Beaucoup de choses ont été racontées... pour ne rien dire... Pourtant si. Ces syndicalistes « qui ne défilent personne » ont élevé au pinacle du fétichisme, le « bon », « l'intègre » citoyen Pelletan.

Le clou des orateurs est sans contredit le secrétaire général de la Bourse du travail. Dans beaucoup de « la fête que nous fêtons ; nous fêtons la fête », il a réussi à introduire quelques paroles menteuses au plus haut degré. Il ne parle rien moins que de ligotter le commissaire de police, si, comme à Paris, il s'avisait d'entrer dans l'établissement ouvrier et de ne le relâcher que lorsque le ministre de l'intérieur lui-même viendrait le réclamer. Quel toupet !

Ceux qui ne l'ont jamais scruté peuvent y mordre. Mais ceux qui l'ont quelque peu approché rient sous cape et de bon cœur. En effet, en tant qu'homme politique, ce triste sire boit l'absinthe chaque midi et chaque soir avec un des policiers qu'il menace d'enfermer !

COSMAO.

ROUBAIX. — Les gendarmes n'ont rien à envier aux agents des mœurs qui poursuivent de leur vengeance les prostituées dont ils n'ont pu obtenir des faveurs ou des ressources.

Au cours des dernières grèves du Nord, une bande de gendarmes était venue rassurer, par sa présence, les capitalistes de Roubaix. L'agitation diminuant, les gendarmes eurent des loisirs qu'ils ne crurent mieux employer qu'à emmener les passants. Un de ces polichinelles voulut prendre des privautés avec une jeune fille qui, indignée d'une aussi insolente audace, le repoussa en le traitant de sale bête.

Le coq, vexé, eut la lâcheté de faire poursuivre pour insulte à l'autorité.

Résultat : 10 jours de prison ! pour avoir repoussé d'insultantes propositions.

Infamie patronale. — Nos bourgeois se plaignent depuis longtemps de la dépopulation. Le patron Jansens, qui n'est pas moins patriote que ses confrères, et, qui doit certainement se plaindre de la dépopulation en France, vient de congédier une jeune fille parce qu'elle venait d'être mère pour la seconde fois.

Provocations policières. — Les policiers s'acharnent depuis un moment contre le palais du travail. Après avoir fait condamner le gérant Béranger à six mois de prison pour avoir propagé l'idée de grève, ils viennent de dresser une contravention à sa compagnie pour défaut de balayage. Le devant du Palais était balayé, mais le vent avait amené quelques bouts de papier dans le ruisseau, qui suffirent pour la contravention.

Si les policiers nous tracassent, c'est que nous faisons de la bonne besogne, venez nombreux au groupe pour nous aider, moralement et pécuniairement.

ALLEMAGNE

La liberté de la presse continue à régner dans l'empire du kaiser. Qu'on en juge d'après les quotidiens du lundi :

La police a opéré une perquisition dans les locaux du journal socialiste de Hambourg, le *Hamburger Echo*, afin de trouver le manuscrit d'un article contenant, paraît-il, de graves insultes à l'adresse du corps des sous-officiers.

Ce « paraît-il » est très bien. Et puis, voyez-vous ces sous-officiers qu'on injurie !

LETTRES D'AMERIQUE. — D'après le n° 49 du « Libéraire », je m'aperçois qu'un commencement de division se produit entre les « colonies » qui sont à peine nées.

C'est pourquoi j'écris quelques lignes pour ce journal. Non que je veuille donner une leçon aux camarades des dites colonies, mais simplement pour dire que ce fut toujours pour les mêmes raisons : petites querelles, qu'ont succombé les colonies communistes.

Ainsi, voici trois colonies qui se montent en France afin de montrer l'exemple et d'amener le plus d'adhérents à la cause du communisme et dès le début, se font jour les questions de chapelette. Et tout cela, pour ce sacré pognon.

S'il y a de la misère, la faute en est à la société actuelle. Donc, combattons-la, mais ne nous mangeons pas entre nous.

Quand régnera la cordialité entre les travailleurs, ceux-ci seront bien près de leur affranchissement. Nous savons, néanmoins, que ça ne sera pas l'œuvre d'un jour. Mais, cela ne doit pas nous faire désespérer.

H. D.

ETATS-UNIS

Depuis lundi soir, la plupart des grands magasins de Pittsburgh, le grand centre métallurgique de Pensylvanie, se ferment tous les soirs à cinq heures trente, excepté le samedi où la fermeture aura lieu à six heures trente, au lieu de neuf ou dix heures comme c'était le cas précédemment.

Cette innovation, due à une agitation continue de la part des unions ouvrières de cette ville, et aussi à l'entente rendue possible par la concentration, entre les quelques patrons de *department stores*, sera favorablement accueillie par les employés qui pourront ainsi avoir quelques heures à eux-mêmes.

Le chômage dans les chemins de fer. Les capitalistes américains ont, sans doute, l'intention d'acculer toute la classe ouvrière des Etats-Unis. Voici qu'on annonce que vingt-deux mille ouvriers vont être licenciés par les compagnies de chemins de fer.

Si les travailleurs nord-américains se laissent faire et se contentent de crever de faim

dans leurs taudis, tout ira bien. Sinon, le monde capitaliste de là-bas, pourrait bien la trouver mauvaise. Celui qui veut vivre doit manger. Et alors....

RUSSIE

Le pays de notre petit père le tsar continue à être celui de toutes les libertés. Voici que M. de Plehve vient d'adresser aux gouverneurs des provinces russes une circulaire par laquelle il les invite à porter à la connaissance des is-raïlites qu'ils devront, s'ils sont malades et veulent se rendre à Moscou, se munir d'un permis spécial de la police.

COMMUNICATIONS

Nous prions instamment les camarades de nous faire parvenir leur copie le **MARDI MATIN AU PLUS TARD.**

AVIS AUX CAMARADES. — Dans les centres où il y a des élections partielles, les camarades qui voudraient placer des affiches du Père Peinard, du *Candidat à la tunc* peuvent s'en procurer au prix de 2 francs 50 le cent, port compris. Adresser les demandes au camarade E. Pouget, 15, rue Véron, Paris, dix-huitième arrondissement.

L'Action théâtrale. — Groupe artistique de la Rive Gauche : Vendredi à 8 h. 1/2, 76, rue Mouffetard, répétitions : Mariage d'Argent, Victoire et Conquête et Petit Voyage. L'Action théâtrale met à la disposition des groupes et syndicats pianiste et orchestre pour bal et concert. Envoyer la correspondance au camarade E. Vandrim, administrateur, 11, impasse Cour-de-Vey, Paris (XIV).

Bibliothèque communiste du XV. — Samedi soir, à 8 h. 1/2 au siège, rue de l'Eglise, 38, causerie par un camarade.

Ligue internationale antimilitariste. — Cinquième section. — Fête privée à l'occasion du départ de la classe. Samedi 7 novembre 1903 à huit heures et demie du soir, salle Brou, 23, rue Jean de Beauvais, causerie par A. Libertad. Concert et bal avec le concours de l'Action libérale et de la fanfare de l'U. P. de Chantilly. On trouve les convocations salle Brou et à l'U. P., 76, rue Mouffetard. Vestiaire obligatoire 0 fr. 30.

Causerie populaire du XI. — Mercredi, 11 novembre à huit heures et demie, causerie par Nergal sur les origines de la civilisation. Cette série préparera une visite au musée de Saint-Germain, sous la conduite du conférencier ; tous les camarades y sont invités.

Le Milieu libre. — Dimanche 8 courant à 9 heures du soir réunions des adhérents au nouveau local, 43 rue de Saintonge 3e arrondissement. Causerie du camarade G. Butaud, organisation de la nouvelle colonie de Montreuil-aux-Lions. Réponse aux objections. — Adhésion et souscription.

Les Anticrates. — Nous avertissons les camarades qui viennent au groupe que nos conférences sont suspendues momentanément et recommenceront incessamment. — G. R.

L'Education libérale du XII^e arrondissement. — Samedi 7 novembre à 8 h. 1/2 du soir, 215 boulevard de la Gare, causerie par le camarade Cagnoli. Sujet traité : « Qu'est-ce que l'action directe ? »

Jeunesse libérale du V. 76, rue Mouffetard. — Jeudi 12 novembre à 8 h. 1/2 du soir, causerie sur la propagande par le camarade Daviet.

La Coopérative communiste. — Jeudi 12 novembre à 9 heures du soir, rue François-Miron, 68, dans la cour à droite, à l'entresol, réunion des Coopérateurs, Commandes et répartition des marchandises. Causerie par Clément, Métropolitain : station Saint-Paul.

L'Education libre, 26, rue Chapon. — Jusqu'à maintenant nous avons reçu que 4.000 brochures en souscription et il en faut 50.000 pour la

faire. Nous espérons que les camarades comprendront toute la portée de cette propagande, surtout à l'approche des élections générales. Aussi nous mettons à leur disposition des circulaires détaillées de la prochaine édition de *L'absurdité de la politique*, de Paraf-Javal avec couverture illustrée à 1 franc le cent, port en plus.

AUBERVILLIERS. — Université populaire, 1, rue des Ecoles. — Samedi 7, assemblée générale ; jeudi 12, conférence par Duchmann sur « La Terre », d'Emile Zola.

QUATRE-CHEMINS. — PANTIN-AUBERVILLIERS. — Dimanche 8 novembre, de 3 à 6 heures, charts et poésies au local habituel.

TOURCOING. — Les camarades du groupe « Germinal » se réuniront tous les samedis soir chez Lagache, rue du Bus, et tous les dimanches à 5 heures pour l'entente économique.

LYON. — Groupe d'Art Social et groupe Germinal. — Dimanche 8 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Chamarande, 26, rue Paul-Bert, grande soirée familiale au profit d'une œuvre de solidarité avec le concours de nos meilleurs poètes-chansonniers révolutionnaires. Une causerie succédera le concert. Tombola.

Etoile Rouge (cabaret artistique). — Prochainement ouverture du cabaret avec le concours des poètes-chansonniers révolutionnaires : Casimir Sagnet, Georges, les interprètes, le petit Jules, Ivette Reclus et les compositeurs Niel et Grand. Dimanche prochain sera fixé le lieu et la date d'ouverture.

LILLE. — Réunion des camarades de Lille et des environs le dimanche 8 novembre à 6 heures, 13, rue du Bourdeau. Fête au profit de Mau-duit.

Samedi 7, réunion comme à l'ordinaire. Les camarades qui voudraient être renseignés sur l'essai d'un M. L. dans le Nord peuvent s'adresser à Vertplang, rue Faidherbe, cour Honoré, Loos-les-Lille.

LE HAVRE. — Les réunions des camarades ont lieu dorénavant tous les Mercredis au local habituel.

CHARTRES. — Groupes d'études sociales et libérales. — Les camarades sont priés de se réunir le vendredi 13 novembre chez Ricard, au Tonneau, à 8 h. 1/2 du soir. Causerie par un camarade. Entente définitive pour la bibliothèque et la propagande. Entrée par le couloir.

MARSEILLE. — Groupe Veritas, bar Durand, salle du 1^{er} étage. Le groupe organise pour le samedi 7 novembre à 9 heures du soir, une grande fête familiale. Causerie, chant, sauterie. Les camarades des autres groupes sont invités.

MARSEILLE. — Le Milieu-Libre de Provence. — Samedi, 9 heures soir, grande conférence publique et contradictoire à Saint-Antoine (Banlieue de Marseille). — Salle Landrin, dimanche réunion générale de tous les adhérents et partisans du communisme pratique, au Palace-Bar. Allée de Meilhan, 34, à 6 heures précises du soir. Correspondances. Adhésions et souscriptions nouvelles. Distribution du *Bulletin Financier* d'octobre. Causerie du camarade Rose Jean, d'Arles, adhérent au Milieu-Libre de Provence, sur la future colonie et l'offre de 3 hectares de terrain. Vu l'importance de cette réunion, les camarades sont priés d'être exacts. Prière aux camarades de consulter samedi les communications au *Petit Provençal*.

Pour le Libéraire : Comont, 3 francs. — Decamps, 5 francs. — Doupère, 1 franc. Pour Aiglemont : Dordet, 1 franc.

PETITE CORRESPONDANCE

Antoine Antignac voudrait-il se mettre en correspondance directe avec le camarade Adolphe Andrillon, jardinier, faubourg St-Martin, Perpignan, pour affaire urgente ?

Hugues Javelle. — Excellents d'intention, vos vers, mais insuffisants pour l'insertion.

En Vente au "Libéraire"

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats ou toute autre valeur.

Adresser lettres et mandats à Louis Matha, administrateur, 15, rue d'Orsel.

La Responsabilité et la Solidarité dans la lutte ouvrière (M. Nettelau)	0 10	0 15
Communisme et anarchie (P. Kropotkine)	0 10	0 15
L'Absurdité de la politique (Paraf-Javal)	0 15	0 20
Libre examen (Paraf-Javal)	0 25	0 35
Les deux haricots, image par Paraf-Javal	0 10	0 15
La Substance Universelle (Albert Bloch et Paraf-Javal)	1 25	1 40
Les Hommes de la Révolution par Michel Zévaco : Jean Jaurès, Ern. Vaughan, J. B. Clément, Sébastien Faure, Guesde, Allemane, Gérauld-Richard. La livraison	0 10	0 15
Lueurs économiques (Jacques Sautarel)	0 25	0 35
Désenchantements (Jacques Sautarel)	0 30	0 50
Ballades Rouges (Emile Bans), préface de Laurent Tailhade, avant-propos de Paul Brulat ; couverture de Couturier	0 50	0 60
Marchand-Fachoda (L. Guétant)	0 25	0 30
Fin de la Congrégation. — Commentaire de la Révolution (U. Gohier)	0 20	0 25
Morale anarchiste (Kropotkine)	0 10	0 15
Machinisme (Grave)	0 10	0 15
Panacée révolutionnaire (Grave)	0 10	0 15
Colonisation (Grave)	0 10	0 15
A mon frère le Paysan (Reclus)	0 10	0 15
Entre paysans (Malatesta)	0 10	0 15
Militarisme (Domela)	0 10	0 15
Aux femmes (Gohier)	0 10	0 15
La femme esclave (Ghaughi)	0 10	0 15
L'Art et la société (Ch. Albert)	0 15	0 20
L'Education libérale (Domela)	0 10	0 15
Déclarations d'Elievant (L')	0 10	0 15
Grève générale (par les Etudiants)	0 10	0 15
L'Anarchie et l'Eglise (Reclus)	0 10	0 15
Patrie, guerre, caserne (Ch. Albert)	0 10	0 15
Auguste Rodin, statuaire (Veidau)	0 75	0 90
La guerre de Chine (U. Gohier)	0 25	0 30
Les Temps nouveaux (Kropotkine)	0 25	0 30
Pages d'histoires (Tcherkesof)	0 25	0 30
Aux anarchistes qui s'ignorent (Ch. Albert)	0 10	0 15
L'Anarchie (A. Girard)	0 10	0 15
L'Anarchie (Kropotkine)	1 00	1 25
L'Education pacifique (A. Girard)	0 10	0 15
Eléments de science sociale (La Pauvreté, la Prostitution, le Célibat). 1 vol. in-8° 500 p.	3 00	3 50

Du Rêve à l'Action, poésies par H. E. Droz : 1 vol. in-8° 300 p.	4 »	4 60
En Révolte, poésies, par Antoine Nicolai, préface de Charles Malatesta	0 75	0 85
De Ravachol à Caserio, notes et documents (Henri Varennes)	1 75	2 25
Paroles d'un révolté (Kropotkine)	1 25	1 75
La Grève générale révolution (E. Girault), couverture de J. Hénault	0 20	0 30
Grève générale réformatrice et grève générale révolutionnaire	0 10	0 15
Le « Mano Negra », documents publiés par G. Clémenceau, couverture de Luce	0 10	0 15
La « Mano Negra » et l'opinion française ; couverture de J. Hénault	0 05	0 10
Un peu de théorie (Malatesta)	0 10	0 15
Les crimes de Dieu (S. Faure)	0 15	0 20
Un problème poignant (E. Girault)	0 20	0 25
La Femme dans le U. P. et les syndicats (E. Girault)	0 15	0 20
L'Anarchie (Malatesta)	0 15	0 20
En période électorale (Malatesta)	0 10	0 15
L'Immoralité du mariage (Chaughi)	0 10	0 15
Causeries libertaires (J. de l'Ourthe)	0 10	0 15
Pourquoi nous sommes internationalistes	0 15	0 20
Rapports du Congrès antiparlementaire	0 50	0 80
Nouveau Manuel du soldat	0 10	0 15

DIVERS

L'Anarchisme (Eltzbacher)	3 »	3 50
Les tablettes d'un lézard, (Paul Paillette)	2 50	2 80
Les Soliloques du pauvre (Jehan Rictus), Nouvelle édition augmentée de poèmes inédits. Illustrations de Steinlein	3 »	3 50
Les Cantilènes du malheur (Jehan Rictus)	1 25	1 50
La Feuille, par Zo d'Axa : collection complète des vingt-cinq numéros parus, non pliés et renfermés dans une couverture papier parcheminé (format petit in-4)	2 75	3 »
De Mazas à Jérusalem (Zo d'Axa) couverture de Steinlein	2 »	2 90
En Dehors (Zo d'Axa)	0 80	1 00
Le Permissionnaire (drame antimilitariste, en un acte), par H. Hanriot	0 20	0 30
La Chose filiale (5 actes en prose), (A. Veidau)	1 50	2 »
Guerre et militarisme (Jean Grave)	2 75	3 25
Les deux méthodes du Syndicalisme (P. Delesalle)	0 »	1 15
Véhémentement (poésies) (A. Veidau)	1 »	1 40
Cartes postales : J. Hénault	0 50	0 60
Contre l'Eglise, 6 cartes postales de		

BIBLIOTHEQUE CHARPENTIER

Les lettres de noblesse de l'Anarchie (Alb. Delacour)	3 »	3 50
Camisards, peaux de lapins et cocos (G. Dubois-Dessalle)	3 »	3 50
L'Enfermé (Gustave Geffroy avec un masque de Blanqui, eau-forte de F. Braquemont)	3 »	3 50
L'armée contre la nation (Urbain Gohier)	3 »	3 50
Les prétoriens et la congrégation (Urbain Gohier)	3 »	3 50
A bas la caserne ! (Urbain Gohier)	3 »	3 50
Le peuple du XX ^e siècle (Urbain Gohier)	2 »	3 50
La Guerre économique (Paul Louis)	3 »	3 50
Histoire du socialisme français (Paul Louis)	3 »	3 50
Le Temple enseveli (M. Maeterlink)	3 »	3 50
La Vie des abeilles (M. Maeterlink)	3 »	3 50
La Sagesse et la Destinée (M. Maeterlink)	3 »	3 50
La Chanson des gueux (Jean Richet)	3 »	3 50
Les Blasphèmes (Jean Richet)	3 »	3 50
Bilatéral (J. H. Rosny)	3 »	3 50
Le Bilatéral (J. H. Rosny)	3 »	3 50
Les Réfractaires (Jules Vallès)	3 »	3 50
Jacques Vingtras. L'Enfant (Jules Vallès)	3 »	3 50
Le Bachelier (Jules Vallès)	3 »	3 50
L'Insurgé	3 »	3 50
Les Rougon-Macquart (Emile Zola)	3 »	3 50
20 vol. chaque	3 »	3 50
Les Trois Villes. — Lourdes. — Rome. — Paris. (Emile Zola), 3 vol. chaque	3 »	3 50
Les Quatre évangiles : Fécondité. — Travail. — Vérité. (Emile Zola).	3 »	3 50
3 vol. chaque	3 »	3 50
Sous le Sabre (Jean Ajalbert)	3 »	3 50
Souvenirs d'un évadé de Nounéa (Ach. Baillière)	3 »	3 50
La Morale des Jésuites (Paul Bert)	3 »	3 50
Œuvres sociales de Channing (trad. intr. de Ed. Laboulaye)	3 »	3 50
Théories sociales et politiques (Ern. Charles)	3 »	3 50
Praticiens politiques (1870-1899) (Ern. Charles)	3 »	3 50
Le Clericalisme de 1789 à 1870 (Ern. Clairin)	3 »	3 50
La Mêle sociale (G. Clémenceau)	3 »	3 50
Le Grand Pan (G. Clémenceau)	3 »	3 50
Les plus forts (G. Clémenceau)	3 »	3 50
Les Quatre livres de philosophie morale et politique de la Chine. (Confucius et Mencius), trad. par Pauthier	3 »	3 50
Œuvres de Descartes (introd. de J. Simon)	3 »	3 50

Sous le burnous (Hector France)	3 »	3 50
Chez nos petits-fils (Eug. Fournière)	3 »	3 50
L'Ame de demain (Eug. Fournière)	3 »	3 50
L'Artifice nationaliste (Eug. Fournière)	3 »	3 50
La Prostitution (Yves Guyot)	3 »	3 50
La Police (Yves Guyot)	3 »	3 50
La Traite des Vierges (Yves Guyot)	3 »	3 50
La Comédie socialiste (Yves Guyot)	3 »	3 50
Le Bilan social et politique de l'Eglise (Yves Guyot)	3 »	3 50
Les Evocations, poésies (Clovis Hugues)	3 »	3 50
Histoire du nihilisme russe (Ernest Lavigne)	3 »	3 50
Urbain Grandier et les possédés de Loudun (Dr Legué)	3 »	3 50
Le Koran (Mahomet), trad. par Kasimzski	3 »	3 50
La Chanson des hommes, poèmes (Maurice Magre)	3 »	3 50
L'Ame nue, poèmes (Edmond Harcourt)	3 »	3 50
Les Caractères de Labruyère (accompagnés des Caractères de Théophraste), édit. Ch. Louandre	3 »	3 50
Œuvres de Rabelais, édit. P. L. Jacob	3 »	3 50
Les Lois scélérates de 1893-1894 (Fr. de Pressencé, un juriste, et Emile Pouget)	0 25	0 30

THEATRE

Ces Messieurs (G. Ancey. Comédie en 5 actes (interdite))	3 »	3 50
Le Fardeau de la liberté (Tristan Bernard). Comédie en 1 acte, en prose	1 35	1 50
Le Ressort (Urbain Gohier) étude de révolution en 4 actes	1 80	2 »
Les Tisserands (Gerhardt Hauptmann trad. de Jean Thorel ; drame en 5 actes)	3 50	4 »
Les Mauvais Bergers (Octave Mirbeau), pièce en 5 actes	1 80	2 »
Les Affaires sont les Affaires (Octave Mirbeau), pièce en 3 actes	3 »	3 50
L'Épidémie (Octave Mirbeau, 1 acte)	0 90	1 »
Le Portefeuille (Gil, Mirbeau, 1 acte)	0 90	1 »
La Vieillesse (Elisa G. Albert, 3 actes)	1 70	2 »
Le Voile du bonheur (G. Clémenceau) pièce en 1 acte	1 75	2 »
Jacques Damour (Léon Hennique, d'après la nouvelle de Zola, 1 acte)	0 90	1 »
Le Gage (Frantz Jourdain, 1 acte)	0 90	1 »
Thérèse Raquin (Em. Zola, 4 actes)	1 80	2 »